

NOUVELLE CANADIENNE

Les Aventures de Nicolas Martin

(Illustrations de Edmond.-J. Massicotte)

V

UN AN APRÈS

Le reste de l'hiver s'écoula sans aucun événement important à noter, dans le nouveau genre de vie de Nicolas.

Il fut occupé, de concert avec Lafleur, à une coupe de bois ; équarrissage de gros cèdres abattus, pour constructions de bâtiments de ferme, et fit deux voyages à Ville-Marie.

Lafleur possédait une terre de vingt-huit arpents, dont quinze en valeur. Il en défricha encore un morceau, et l'ensemencement de ce qui avait déjà été livré à la culture exigea un rude travail de nos deux connaissances.

Les instruments aratoires d'alors étaient grossiers et exigeaient un labeur plus long et plus fatigant de la part des colons.

Mais cette vie plaisait à Nicolas. Les fragrances et vivifiantes senteurs champêtres lui faisaient du bien et lui rendaient plus chère La Chesnaye.

Après avoir travaillé dru tout le jour, il trouvait bon le repos du soir.

Tout le printemps se passa de la sorte, ainsi que le commencement de l'été, quand vint un peu d'accalmie dans les travaux de ferme.

Ce fut alors que Nicolas se lia d'amitié avec le fils d'un de ses voisins, Alphonse Trudelle.

Bientôt ils furent amis intimes. Alphonse aimait la chasse passionnément et communiqua son goût à Nicolas. Ce dernier ayant déjà manié le fusil n'était pas vilain tireur.

A son premier essai de chasse en compagnie de son ami, il eut la main heureuse et rapporta chez son patron quelques couples de volatiles sauvages.

Ils n'avaient pas osé s'aventurer trop loin des habitations, de crainte de rencontrer l'éternel ennemi ou de tomber en un piège dressé par lui.

Maître Lafleur fut enchanté des prouesses du jeune chasseur, et lui accorda, dans la suite, plusieurs fois des absences pour faire le coup de feu amateur, et jamais il ne revint bredouille.

L'on avait des nouvelles de Québec, de Ville-Marie, ou des Trois-Rivières, quand un voyageur passait à La Chesnaye.

On avait donc appris l'arrivée au pays du nouveau gouverneur-général Jacques-René de Brisay, marquis de Denonville ; puis, plus tard, du dessein du marquis de porter la guerre chez les Tsonnonthouans.

Et Nicolas songeait à regret qu'il serait peut-être obligé d'abandonner cet endroit, où il était si bien, pour rejoindre ses frères d'armes.

Mais bientôt un autre motif lui fit souhaiter de n'être pas appelé trop vite à reprendre sa place sous le drapeau.

Il aimait.

Oui, il aimait Geneviève Levert, grosse fillette brune et assez jolie, dont le père, Jean Levert, demeurait à l'autre bout du village.

Septembre venait de finir, quand Nicolas reconnut quel sentiment s'était emparé de son cœur.

Le cher garçon ne souffla mot à personne de son amour pour la jeune fille, excepté à son confident, Alphonse.

Était-il aimé, lui aussi ? Question brûlante. Il n'en était pas certain.

Comment faire pour s'en assurer ?

Avouer à Geneviève la tendre passion que ses yeux noirs avaient allumé dans son cœur ? Il ne s'en croyait pas le courage. Si elle ne l'aimait pas ! Et puis, elle était un peu coquette—quelle fille d'Eve ne l'est pas ?—mais Geneviève était moqueuse, rieuse, et Nicolas craignait l'humour malicieux de celle qu'il adorait.

Son ami, qui n'avait pas les mêmes causes de trembler en présence de la douce brunette au papa Levert, s'offrit, pour sonder, si possible, le cœur de Geneviève.



Nicolas revenant de la chasse.—Page 620, col. 1.

Nicolas approuva le propos d'Alphonse, qui manœuvra finement, et bientôt communiqua à l'amoureux craintif, que la jeune fille trouvait Nicolas de son goût.

Quelle joie il ressentit et comme il se sentait heureux !

Hélas ! c'était par là, par cet amour, que ses plus grandes infortunes devaient arriver.

Mais, pendant un certain temps les choses allèrent leur petit train à La Chesnaye—jusque vers janvier 1686—quand, dans le ciel serrein de l'amour de Nicolas, un nuage monta.

VI

LA BLONDE DE NICOLAS

Nous avons dit que Geneviève était coquette, et quand Pierre Pirrétou, le plus avantageux parti du village, lui fit les yeux doux, la fillette ne put résister au plaisir de lui répondre par des œillades assassines.

Pierre se voyant encouragé résolut de *casser* Nicolas. Il comprenait que l'employé de Lafleur était plus jeune et plus beau garçon que lui, mais qu'est-ce que cela faisait ? Pour contrebalancer cet avantage physique n'était-il pas le plus riche de La Chesnaye ? Il possédait une terre de cinquante-cinq arpents en valeur, vingt-sept bêtes à cornes, cinq fusils, et plusieurs domestiques.

Il comptait trente et un ans, presque le double de l'âge de Geneviève, mais on avait vu d'autres couples avec une plus grande disproportion d'âge entre le mari et la femme. Enfin, il n'était pas si vieux ; seulement que trente et un.

De ce moment, Pierre se vêtit toujours avec plus de recherche, et fit tout en son possible pour supplanter son rival.

S'il y avait un parti, une veillée chez quelques-uns des *habitants* où Geneviève était conviée, l'on pouvait être certain de voir le concurrent de Nicolas.

Ce dernier n'avait pas été lent à prendre ombrage des avances et des regards amoureux lancés par son rival.

Geneviève d'abord, l'avait tranquilisé, en l'assurant qu'elle n'en aimerait jamais d'autre que lui, et qu'elle n'encourageait aucunement maître Pirrétou.

Cependant, secrètement, mademoiselle était très flattée des galanteries de son second cavalier, et quand elle pouvait répondre aux airs langoureux de Pierre sans que Nicolas s'en aperçût, elle n'y manquait guère.

C'était littéralement parlant, mettre de l'huile sur le feu de l'amour de Pirrétou, qui s'ingéniait pour supplanter définitivement son rival.

Il avait parlé aux parents de Geneviève, et ceux-ci tout contents du succès de leur fille, voulurent aider à Pierre, et ne manquèrent plus une occasion de faire comprendre à leur enfant combien elle comblerait leurs vœux en épousant ce jeune homme.

Ils voulurent insinuer à leur fille que Nicolas ne cherchait qu'à s'amuser, que ce n'était qu'un passe-temps, une distraction pour lui ; qu'il était volage comme tous les militaires, d'ailleurs.

Enfin, ils tourmentèrent beaucoup la pauvre Geneviève, qui finit par vaciller un peu dans sa résolution de ne pas écouter sérieusement les propositions de Pierre.

Pour consoler Nicolas des souffrances, des anxiétés, des craintes qu'il pouvait avoir à cause de son puissant rival, tourments dont elle était la source, car un mot d'elle, en premier lieu, eut peut-être fait cesser les prétentions de Pierre—Geneviève avait promis de lui tresser une ceinture fléchée, qu'il garderait comme gage de son amour.

Le bonhomme Levert fêta les Rois, chez lui, le 6 janvier, 1686.

On le conçoit les deux rivaux en étaient.

Nicolas devait recevoir, ce soir-là, de celle qu'il aimait, le cadeau que ses mains avaient préparé. Il était à la joie : il pourrait donc faire voir à Pirrétou que c'était lui, le préféré, dans le cœur de la jeune fille ! Aussi, il saurait bien le lui faire comprendre par quelques



Geneviève

paroles ostensiblement adressées à son ami Alphonse, mais qui, par ricochet, tomberaient dans les oreilles de l'autre, quand celui-ci serait assez près pour entendre.

Mme Françoise Levert favorisait les projets de Pierre. Elle savait que sa fille voulait of